

Les règles de l'amour fair-play

Julie Delporte

Numéro 324, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90899ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delporte, J. (2019). Compte rendu de [Les règles de l'amour fair-play]. *Liberté*, (324), 62–63.

Les règles de l'amour *fair-play*

JULIE DELPORTE

A l'automne 2014, j'ai visité l'atelier de Tove Jansson dans le vieux centre-ville d'Helsinki. D'abord locataire de cet endroit, l'artiste s'est battue tout le début de sa vie adulte pour ne pas s'en faire expulser, avant d'en devenir enfin propriétaire. À l'origine, l'appartement était très mal isolé, froid en hiver, mais, quand je l'ai visité, il était devenu confortable et coquet. La hauteur des plafonds avait permis l'ajout d'un étage en mezzanine d'où l'on pouvait apercevoir la mer. J'y ai appris que, de son vivant, Tuuliki Pietila, la compagne de Tove Jansson, habitait dans le même immeuble. Elles avaient aménagé un passage entre leurs deux appartements, pour pouvoir se visiter l'une l'autre plus facilement. On y voyait, dans cet appartement-atelier, des petits cadres aux murs, certains contenant des gravures à l'eau-forte réalisées par Pietila. Les cadres étaient disposés avec soin, comme dans la scène d'ouverture de *Fair-play*, où le personnage de Jonna, armée d'un centimètre de couteur, passe la journée à réorganiser l'agencement des œuvres décorant les murs chez sa compagne, Mari.

Dans sa jeunesse, Tove Jansson a souhaité rester indépendante: elle n'a pas désiré avoir d'enfants et a reculé devant l'idée du mariage. Son art et son atelier, dont elle parle très souvent dans la volumineuse correspondance sur laquelle se sont appuyés ses biographes, étaient ses priorités. Je me rappelle qu'en lisant l'histoire de sa vie, j'ai été inspirée par sa capacité à ne pas laisser les vicissitudes de l'existence et de l'amour déranger ses projets artistiques. La «chambre à soi» que s'était construite Tove Jansson, matérialisée dans cet atelier qui fut son domicile à elle seule, je l'ai immédiatement reconnue dans les premières nouvelles qui composent *Fair-play*.

Je sais que ce n'est pas une chose à faire, littérairement, que de lire une œuvre de fiction comme une histoire vraie, d'autant plus quand le pacte autobiographique n'a pas été scellé par l'auteur. Mais je ne peux pas m'en empêcher. Le personnage de Jonna, celle qui a «le tempérament heureux», comme l'écrit Tove Jansson, c'est son amoureuse, Tuuliki. Et le personnage de Mari, l'écrivaine sur qui semble subtilement aligné le point de vue de la narration, c'est Tove Jansson. Le *Viktor*, leur bateau, portait le même nom dans la vraie vie. Et, en me fiant aux biographies de l'autrice, j'imagine que le personnage de Johannes, qui promet de venir les visiter en été, mais a tout le temps trop de travail, c'est Atos, son ancien amoureux, avec qui elle était restée amie.

Fair-play est découpé en une quinzaine de chapitres-anecdotes qui pourraient se lire dans le désordre, mais qui n'en forment pas moins une histoire cohérente – la relation de Jonna et de Mari servant de fil conducteur. Dès la troisième nouvelle, nous sommes transportés depuis l'atelier jusqu'à l'île de Klovarun, dans l'archipel de Pélinki, «une bordure rocheuse autour d'une lagune peu profonde» où les eiders nichent. Ici encore, c'est moi qui le dis, pas le livre. Mais Tove Jansson avait acquis une petite île rocailleuse, dépourvue d'arbres, dans le golfe de Finlande, à l'est d'Helsinki. Elle y avait construit une maison d'été merveilleuse, une cabane-refuge minimaliste (mais hébergeant tout de même une grande bibliothèque). «La pièce avait quatre fenêtres car la mer était belle dans toutes les directions», écrit-elle. Il existe de nombreuses images de cette île, prises par son frère photographe, Per Olov Jansson. On y voit Tove, Tuuliki et les membres de la famille Jansson, dont Sophia, la nièce de Tove,

TOVE JANSSON

FAIR-PLAY

TRADUIT PAR AGNETA SEGOL,
LA PEUPLADE, 2019, 160 P.

alors petite fille, qui gère désormais la succession des droits des Moomins, les personnages qui ont rendu leur créatrice si célèbre – c'est elle qui m'a ouvert les portes de l'atelier en 2014. Sur l'une de ces photos, Tove joue de l'accordéon sur le bateau qui les mène à Klovarun. En regardant ces images, il m'est difficile de ne pas souhaiter mener la même vie.

C'est dans cette petite île en forme d'atoll que Tove et Tuuliki ont passé tous leurs étés, avant qu'elles ne deviennent trop vieilles. Cette île où les goélands et les tempêtes venaient déranger leur travail, et que Jonna-Tuuliki, nonchalante, défendait à coups de pistolet, perçant un jour les barques d'hommes ivres venus tirer sur les oiseaux avant l'ouverture de la chasse. Cette fois-là, sans que le texte le formule ainsi, elles jouèrent un tour discret à ces représentants de la masculinité toxique, qui durent écoper tout le chemin de leur retour vers le continent. Jonna préfère la compagnie des bébés eiders, «ces oisillons stupides» qu'elle sauve des attaques de goélands. On s'attache si naturellement à son personnage que *Fair-play* apparaît comme un hommage à Tuuliki. L'hommage d'une écrivaine à la femme qu'elle aime.

Dans une nouvelle intitulée «Prendre congé» et publiée dans *L'art de voyager léger et autres nouvelles*, Tove Jansson raconte leurs au revoir à Klovarun. L'histoire débute ainsi: «Arriva un été où il fut pénible de rentrer les filets.» Puis les deux femmes commencent à laisser des petits mots dans la maison à l'intention des humains qui y viendront un jour: «Ne pas fermer l'étuve, elle rouille et elle se coince.»

Fair-play est paru pour la première fois en Finlande en 1989; Jansson, née en 1914, avait 75 ans, et Pietila, trois ans de moins. Les nouvelles mentionnent que nos deux personnages sont à peine plus jeunes. *Fair-play* est donc un livre sur deux femmes de 70 ans. Existe-t-il une autre fiction mettant en scène deux femmes de cet âge? Moi, je n'en avais jamais lu auparavant.

Je peux aborder *Fair-play* de plusieurs manières. Je peux le voir comme une histoire d'amour universelle. Une histoire d'amour quotidienne et ordinaire. Avec ses petites joies, ses petites disputes ou ses jalousies les plus saines possibles. C'est ainsi que j'interprète le titre, les règles d'un amour *fair-play*. Il y a quelque chose de l'ordre de l'humour dans la description de cet amour entre deux personnes qui vieillissent. Un regard à travers lequel elles se moquent d'elles-mêmes, mais avec beaucoup de tendresse – un humour de Moomin. Les deux femmes semblent vivre des aventures similaires à celles des gnomes blancs qui peuplent les

ouvrages pour enfants et les bandes dessinées écrites par Tove Jansson. Jonna fourre « la vaisselle sale du dîner dans le tiroir sous le lit » ou, la nuit de la Saint-Jean, s'amuse à tirer au pistolet, faisant « plein de trous dans la cheminée du sauna et, depuis, la fumée envahit la pièce ».

C'est aussi une histoire d'amour entre deux artistes, pour qui la vie et le travail ne font qu'un. L'art est tout le temps là, dans la vie de tous les jours, entre les lignes des nouvelles: « Oh, ces écrivains!, marmonne Jonna en répartissant les vitamines pour le lendemain dans deux verres. » « Le repas était prêt, elles le prirent un livre ouvert à côté de leur assiette. » C'est un amour où l'on n'a pas besoin de parler sans cesse. Un amour qui se répète si l'on parle trop.

Fair-play est une réflexion sur la pratique artistique, sur la façon dont on fait de l'art un jeu ou un devoir – Mari observe que Jonna ne fait que ce qu'elle a envie de faire, et Jonna de répondre par une double affirmation étonnée: « Évidemment », « Bien sûr ». Tove Jansson, quant à elle, s'est débattue toute sa vie avec les obligations que lui apportait le succès des Moomins, jusqu'à ce que, fatiguée, elle cède la réalisation de ses bandes dessinées quotidiennes destinées au marché des journaux britanniques à son frère Lars. Les nouvelles présentent également la manière que l'on a de se prendre au sérieux quand on est une artiste amatrice, ou vice-versa, comme lorsque Jonna et Mari voyagent avec leur Konica 8 mm aux États-Unis, bloquées trois jours à Phoenix en attendant le développement des pellicules. *Fair-play* décrit la lenteur, les tourments, l'ambition, ou l'absence de celle-ci, qui accompagnent la création: « Ne pas arrêter, ne rien faire d'autre qu'observer. Observer en permanence et jusqu'au désespoir. » Il évoque la distance parfaite que Jonna et Mari tentent d'établir entre elles, pour permettre à chacune de conserver sa chambre à soi abstraite, dans sa tête,

de s'endormir en pensant à ses poèmes. Une distance à l'image du passage neutre qui relie leurs deux appartements où Mari s'arrête en route « pour écouter le bruit de la pluie sur le toit en tôle, regarder la ville s'allumer le soir ou tout simplement s'y attarder pour le plaisir ».

Elles arrivent à un âge avancé de la vie, la reconnaissance de leur travail artistique est venue avec un certain confort. Posséder une île, un atelier, est un privilège qui relève presque de l'utopie pour des artistes, même si les deux femmes vivent dans une relative simplicité. Réaliste ou non pour celle ou celui qui s'y projette, leur réussite matérielle fonctionne comme un modèle de désir, une possibilité de vieillesse reconfortante.

Ma dernière manière de lire *Fair-play*, peut-être ma préférée, c'est d'y lire une histoire d'amour entre deux femmes, sans que personne ait essayé de me la vendre ainsi. *Fair-play* est une histoire paisible entre deux femmes artistes qui s'aiment. Ce n'est pas une histoire de *coming out* comme on en a déjà lu, ce n'est pas une histoire d'amour passionnée et déchirante, ce n'est pas une histoire d'amour toxique. Ce n'est pas le film *La vie d'Adèle* (Abdelatif Kechiche, 2013), ce n'est pas *Ça raconte Sarah* (Pauline Delabroy-Allard, 2018). Il n'est même pas question de sexualité dans *Fair-play*... Jonna et Mari sont lesbiennes et elles se passent très bien du fantasme sexuel qui colle à ce mot. Quels autres livres adoptent cette posture? Dites-le-moi.

Fair-play me dit: tu peux vieillir femme et ce sera chouette. Tu peux vieillir sans avoir eu d'enfants, tu ne seras pas seule. Tu peux vieillir artiste et ce sera bien. Tu peux vieillir avec quelqu'un d'autre que toi-même. Tu peux vieillir avec une autre femme et tu seras heureuse. Depuis que je la connais, Tove Jansson ne cesse de me dire: « Ne t'inquiète pas, Julie, tu peux vieillir en paix. » 

